JACQUES DE LACRETELLE
de l'Académie française

LA BONIFAS

roman

nrf

GALLIMARD

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

LA BONIFAS

Extrait de la publication

JACQUES DE LACRETELLE
de l'Académie française

La Bonifas

nrf

GALLIMARD

Extrait de la publication

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous les pays, y compris l'U.R.S.S.

© Editions Gallimard, 1925, renouvelé en 1953.

Extrait de la publication

Les vices entrent dans la composition des vertus comme les poisons entrent dans la composition des remèdes.

La Rochefoucauld.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

PREMIÈRE PARTIE

Extrait de la publication

Extrait de la publication

CHAPITRE PREMIER

A Vermont on l'avait connue tout enfant. Lorsque le commandant Bonifas, ayant pris sa retraite, était venu habiter la petite ville picarde, on l'avait vu arriver accompagné d'une fille de quatre ou cinq ans, d'apparence peu attrayante, mais robuste.

La maison où il s'installait était située sur la place d'Armes, presque au coin de l'avenue de Flandre, c'est-à-dire en face des deux grands bâtiments que par tradition l'on nomme encore à Vermont le château des évêques et l'intendance, bien que l'un soit aujourd'hui un musée et que l'autre abrite le cercle militaire. C'était un petit hôtel un peu en retrait, n'ayant pas plus d'un étage sous son élégante toiture mansardée, montrant en tout six fenêtres; dimensions qui, rapprochées des imposantes mesures de la place, n'étaient pas sans donner à la demeure un air particulier et comme dissimulé.

Vermont, qui fut jadis une importante étape sur la route des Flandres et qui doit à cette situation tout son grand aspect, ses larges avenues à chaussées pavées, ses auberges pourvues de vastes écuries faites pour les relais, est tombé en décadence au siècle dernier. Les

temps modernes, qui ont enrayé sa fortune, ne lui ont pas fourni, comme il arrive, des ressources nouvelles. Si l'on monte sur les vieux remparts ou sur le clocher de Saint-Quentin, on n'aperçoit alentour aucune cheminée d'usine; la campagne paraît verte mais médiocrement cultivée; un cours d'eau fait une ceinture à la cité, mais il la resserre et la gêne plutôt que d'aider au trafic. Le commerce marche avec indolence, et cela se conçoit : rien n'a retenu un esprit actif dans cette ville dont l'opulence n'était plus qu'en façade; et, au contraire, lorsque dans la province un hobereau incapable et appauvri n'a pu conserver un domaine trop lourd, il s'est transporté volontiers à Vermont, attiré par un de ces logis superbes et peu disputés où il trouvait à bon compte l'apparence de la fortune et du rang.

Des hommes oisifs et sans ambition, des filles tristement élevées et difficiles à marier, tels sont les gens que l'on rencontre aujourd'hui à Vermont, ou plutôt que l'on ne rencontre pas, car chacun vit très retiré, ouvrant de mauvais gré sa porte et à demi seulement ses volets, pour mieux épier.

Cette petite société ne connaissait rien du commandant Bonifas lorsqu'il entra dans l'hôtel de la place d'Armes. L'habitation lui appartenait depuis quelques années déjà par un héritage de famille; mais on ne l'avait jamais vu auparavant chez sa parente, vieille fille infirme, fort peu entourée sa vie durant et dont personne n'avait reçu les confidences. Le bruit courut, venant de l'étude du notaire, qu'elle était brouillée avec lui à la suite de certaine union qu'elle n'avait pas

Extrait de la publication

approuvée; pourtant, à sa mort, on n'avait pas trouvé d'autre testament que celui par lequel elle léguait la totalité de ses biens à son petit-neveu, Antoine-Jules Bonifas, élève à l'École impériale de Saint-Cyr; et ainsi le commandant avait hérité, outre l'hôtel de la place d'Armes, des rentes assez rondes et un lot de terrains aux portes de la ville.

Malgré leur curiosité indiscrète, les Vermontois n'en surent guère plus long sur lui une fois qu'il fut parmi eux. L'officier retraité, qui se disait veuf, fit une visite au commandant de la garnison, s'inscrivit au cercle militaire et s'y rendit quelquefois, mais il se montra peu affable, et, sans doute par rivalité de corps, ses manières furent hautement critiquées par ses camarades de cavalerie qui régentaient dans le cercle. Il ne fut invité dans aucune maison, car on reçoit peu à Vermont. Au surplus, il ne le chercha point et ne fit d'avances à personne. On le vit même souvent, dans la rue, soit timidité, soit humeur fantasque, baisser sa grosse tête, voûter le dos et changer de trottoir, de manière à éviter la conversation ou le simple bonjour d'un passant qui venait à lui. Au café, où il faisait de longues stations, il se montrait d'un abord plus commode avec ses voisins de hasard, lorsque, les joues fortement colorées, il dirigeait un œil légèrement hébété vers les parties de cartes ou les coups de billard. Mais cette cordialité relative acheva de lui ôter l'estime de la bonne compagnie. Alors ses façons sauvages s'aggravèrent, il ne salua plus personne hormis quelques piliers de café, et prit bientôt aux yeux des moins malveillants la figure d'un bonhomme très rogue, passablement amateur de boisson.

On eût pu le juger de même dans son intérieur si

Extrait de la publication

on y avait pénétré. Il était servi par une forte campagnarde venue avec lui, au visage renfrogné, peu bavarde ou plutôt qui paraissait rebelle à toute langue autre qu'un patois bourru et obscur. Habituée de longue date aux manies de son maître, elle n'avait plus besoin de recevoir ses ordres. Le matin, dès qu'elle entendait du bruit dans sa chambre, elle apportait sans mot dire un carafon d'eau-de-vie et un broc d'eau chaude, emportait les chaussures pour les décrotter et retournait à la cuisine. A heures fixes, elle déposait sur la table de la salle à manger un gros plat de viande et de légumes, un fromage, et, une demi-heure après, revenait enlever le tout pour y prendre sa part. Elle trouvait son maître assis à la même place. Alourdi par le repas, fumant une pipe noircie et tenant dans son poing un verre vide, à peine la voyait-il entrer. Il restait ainsi longtemps. Parfois, dans cette solitude trouble, il se mettait à gronder et frappait sur la table, comme si une apparition ennemie l'eût fait sursauter. La vieille servante, qui l'entendait de la cuisine, paraissait accoutumée à la scène. Elle continuait sa besogne, haussant tout au plus les épaules, et faisait de la main ce geste léger par lequel on semble rejeter derrière soi une chose qui appartient au passé.

C'était elle qui s'occupait de l'enfant et la surveillait. Toutefois, chaque matin, pendant un temps déterminé, le père faisait marcher la petite à côté de lui. Il l'encourageait par de grandes exclamations satisfaites, comme on dresse un jeune animal ; ensuite le vieux militaire joignait à l'exercice un peu de théorie. Il la prenait sur ses genoux, et, tâchant d'adoucir sa grosse voix, il disait :

— Voilà papa... Et voilà Marie... Marie a été sage?

Extrait de la publication

En même temps, du fourneau de sa pipe, il lui faisait des agaceries ; puis il lui demandait rapidement :

— Tu veux aller retrouver Vincente ?

La petite répondait oui de la tête et se sauvait à la cuisine.

Elle était laide. Sa figure était trop grosse et ses traits trop vigoureusement formés pour son âge. Son front était large et vilainement bombé. Son teint n'avait pas les fraîches couleurs de l'enfance. Ses cheveux, mal coiffés par la vieille servante, étaient aplatis par-devant et bouffaient en désordre par-derrière, ce qui grossissait la disproportion de sa tête. Enfin, sa bouche était marquée d'un signe très particulier : des lèvres doubles. On apercevait au milieu de la partie rose et charnue un trait qui dessinait le contour extérieur des lèvres. Bizarrerie plutôt que difformité, mais qui ajoutait à l'impression disgracieuse. Dans cette figure, seuls les yeux pouvaient plaire; leurs prunelles noires se fixaient sur les choses avec une sorte d'attachement craintif et révélaient, par lueurs, une pensée droite et sauvage.

Comment Marie n'eût-elle été sauvage ? N'ayant pour toute compagnie que son père et la servante, ce petit être imitait ce qu'il voyait faire par ces deux grands personnages brusques et muets. Durant des heures elle se tenait assise sur une chaise basse, remuait silencieusement ses lèvres épaisses et occupait ses doigts à des jeux futiles; ou bien, s'étant levée d'un vigoureux coup de reins (car elle était solide) elle allait dans le jardin et marchait avec gravité, poussant quelquefois des cris rauques, émerveillement ou terreur ? on ne savait. Comme elle était vêtue de robes faites suivant le goût de la campagnarde et taillées tout d'une pièce

dans un velours noir, vert bouteille ou violet, les voisins qui l'apercevaient ainsi, sans vivacité, sans sourires, sans fraîcheur, l'avaient surnommée la petite vieille.

Un matin (c'était le premier jour de janvier et Marie venait d'entrer dans sa sixième année) l'enfant vit dans la cuisine une figure nouvelle, une figure jeune et rose qui, après l'avoir saluée en souriant, se pencha et la baisa. Comme il neigeait dehors, Marie sentit une goutte d'eau glacée retenue dans les cheveux de l'étrangère, glisser contre sa joue. Elle poussa un petit cri.

— Qu'elle est mignonne ! s'écria l'inconnue.

Et elle l'embrassa de nouveau.

Deux jours après, la vieille Vincente, qui s'en retournait chez elle, quitta la maison. Et Reine, la nouvelle servante, prit sa place.

C'était une fille de dix-huit ans, née à la campagne, que ses parents avaient placée de bonne heure à la ville. Elle avait fait son apprentissage dans une institution religieuse où l'on s'était pris d'affection pour elle ; on l'avait formée, on avait complété son instruction ; ainsi elle cousait avec adresse, avait le goût de la lecture, connaissait les notes de musique. Mais elle était restée paysanne. Les rues, les maisons, les gens de la ville, c'était pour elle un spectacle neuf, étonnant, véritable comédie qui la faisait se récrier à chaque scène et donnait à ses joues un peu brunes, à ses yeux brillants, à tout son visage, une expression interdite et chaleureuse. Elle était blonde ; ses nattes, enroulées en rond, ressemblaient, quand l'air était sec, aux tresses de paille que les porteuses de cruches placent sur leur tête.

Ce fut ce visage que Marie aperçut tous les matins à

Extrait de la publication

son réveil. Reine apportait doucement le déjeuner de l'enfant, se baissait vers elle et lui posait un baiser sur la joue. Elle l'aidait à manger, découpant les tartines et inclinant le bol empli de lait. Ensuite, ayant pris Marie dans ses bras, elle procédait à la toilette du petit corps avec des raffinements délicieux, ignorés de la vieille Vincente.

En quelques semaines elle modifia complètement la garde-robe de l'enfant. Arrangeant les étoffes, achetant, donnant du sien, elle lui fit porter des costumes commodes et des bonnets pimpants, sous lesquels les voisins ne reconnaissaient plus « la petite vieille ».

Marie recevait ces caresses et ces soins comme on accepte un jeu charmant que l'on ignore, avec un mélange de ravissement et de retenue. Elle n'avait jamais été choyée, elle ne savait pas aimer. Souvent, lorsque Reine la dorlotait, Marie la regardait avec des yeux tout écarquillés et en retenant son souffle. Reine, qui ne s'expliquait pas ce silence ni ce long regard, suppliait gentiment :

— Parle-moi, ma chérie... parle, Marie, ma petite Vierge...

Et Marie, que ces mots pénétraient lentement, épanouissait les lèvres et arrangeait à sa façon quelques-unes des tendresses qu'elle avait entendu prononcer par Reine.

Dans le même temps, l'intérieur de la maison avait changé d'aspect grâce à la présence de la jeune servante. Le parquet luisait ; les vitres étaient limpides, le linge toujours frais; il semblait qu'on eût percé des fenêtres partout.

Si insensible qu'il fût au désordre et au manque de soins qui avaient accompagné sa vie jusque-là, le com-

mandant reniflait avec plaisir, tout autour de lui, cet air nouveau. Mal exercé aux louanges, chaque fois qu'il s'apercevait de quelque embellissement, il se tournait vers Reine et répétait avec une mine d'admiration :

— Ah! par exemple... par exemple!

Et, d'un air songeur, il hochait la tête comme s'il pensait : « Où diable a-t-elle trouvé cette idée-là! »

Il suivait avec une approbation attendrie les gentillesses de Reine envers sa fille. Parfois, la servante, portant Marie dans ses bras, venait le chercher et demandait :

— Est-ce que papa veut venir se promener avec nous au jardin?

— Parbleu! répondait le commandant tout en grailonnant, comme pour mettre sa voix enrouée au diapason de la voix jeune et claire.

Et tous trois, se tenant par la main, allaient faire le tour du jardin. Reine faisait de courtes enjambées puis de longues, afin d'amuser l'enfant. Marie se mettait à rire et serrait avec passion la main de Reine, tandis que, de l'autre côté, elle repliait ses doigts sous l'étreinte de la forte main masculine.

Un jour, le commandant Bonifas s'avisa qu'il fallait pourvoir à l'instruction de sa fille. Il voulut s'en charger, mais, dès la première leçon, devant le visage effaré de l'enfant, il rougit, embrouilla les mots, reconnut « qu'un cerveau de gamine n'était pas son affaire » et décida de la mettre en pension. Alors Reine intervint. Bouleversée à l'idée d'être séparée de Marie, elle déclara qu'elle se croyait capable de lui apprendre à lire.

— Là-bas, au couvent, dit-elle, j'ai bien vu comment l'on fait les premiers temps. Et je pourrai lui montrer tout ce qu'on montre aux plus petites.

Extrait de la publication

nrf

30/00
70-XII

Extrait de la publication